VIEILLES CHANSONS BRETONNES

Ι

FRANÇOIS DE COÉTLOGON, PRIEUR DE KERNITRON

M. Waquet nous a entretenus, à la séance de mars 1921, de Msr François de Coëtlogon, évêque de Cornouaille de 1668 à 1706, créateur de ces beaux jardins de Lanniron si complaisamment et si verbeusement décrits par le bon poète-médecin Nicolas de Bonnecamp. Je voudrais aujour-d'hui signaler à la Société Archéologique un autre François de Coëtlogon, d'ailleurs très prochement apparenté au distingué prélat, puisqu'il était son propre oncle paternel et probablement son parrain.

A la fin du xviº siècle, la branche des Coetlogon à laquelle ils appartenaient l'un et l'autre, ne faisait pas, a beaucoup près, aussi brillante figure qu'on pourrait le croire en lisant le pompeux dithyrambe de Bonnecamp. Elle habitait en Plouigneau, près de Morlaix, le manoir d'Ancremel, isolé comme une oasis au milieu d'immenses landes stériles, prés du camp romain de Castel-Dinan, dont les remparts de terre mi-éboulés et l'imposante motte prétorienne dominent à 60 métres d'altitude la sauvage vallée du Douron. L'héritière du lieu, Aliette Le Rouge, avait épousé en 1513 René de Coëtlogon, sieur de la Gaudinaye, qui fut capitaine de Morlaix en 1545; il laissa cette charge à son fils Noel de Coetlogon, marié en 1562 à Françoise de Goezbriand, qui eut le désagrément, en mars 1590, de voir sa maison d'Ancremel pillée par les ligueurs morlaisiens et d'être enfermé lui-même, comme prisonnier de guerre, dans les geôles du château où il avait naguere commandé. Sa mise en liberté lui coûta une rançon de 1500 écus.

•

Son fils ainé François de Coëtlogon reprit un rang plus élevé en héritant, avec le titre de chef de nom et d'armes, la belle vicomté de Méjusseaume près Rennes. Il épousa en 1595 Marie de la Lande, dame de Kervégant en Plouze-lambre. Ils eurent plusieurs enfants dont l'ainé, marquis de Coëtlogon en 1622, conseiller au Parlement de Bretagne, fut père de l'évêque; un autre de leur fils, prénommé François, et qualifié tour à tour de sieur de Kervégant ou de La Gaudinaye, est le personnage qui nous occupe.

Fermons maintenant les recueils généalogiques et ouvrons encore une fois la précieuse collection des Gwerziou Breiz-Izel pour en détacher une pièce, dramatique à souhait, beau type de ces vieilles ballades d'autrefois, émouvantes de sobriété, de sincérité presque brutale, d'art inconscient et nail. C'est la gwerze de Kervégant et des Tourelles, fameuse dans la région de Plestin (1). Elle nous reporte au temps de Richelieu, des duels féroces, des rencontres sans merci, contre les protagonistes desquels le grand ministre dut sévir avec une si impitoyable sévérité. Les deux héros en sont deux gentilshommes à la chanoine Moreau, jeunes, gaillards, de sang bouillant et d'humeur chatouilleuse. Ils fêtent ensemble Bacchus et Vénus, comme nous l'apprennent les premiers vers de la ballade:

Kervégant et des Tourelles Sont amis depuis longtemps, Sont depuis longtemps amis, Au sujet du vin et des filles.

Des Tourelles habite le manoir de Lézormel en Plestin; il se nomme Adrien de Lézormel; c'est l'héritier présomptif du lieu, et, en attendant de succèder principalement et noblement à son père Guillaume de Lézormel, encore

⁽¹⁾ V. Gwerziou Breiz-Izel, t. 1^{er}. J'en ai une autre version un peu différente, qui m'a été dictée par M¹¹⁰ Le Besque, de Runan près Pontrieux.

vivant, il prend le titre d'une seigneurse située en la paroisse de Lannédern. Kervégant, lui, réside au manoir du même nom, en Plouzelambre, à 5 ou 6 kilomètres à peine de la demeure de son camarade.

Un beau jour, Kervégant se présente à Lezormel, plus paré, mais moins fringant que de coutume. Il ne s'agit point d'aller à Lannion goûter le cidre nouveau de Keralsy, ou danser la dérobée avec les jolies pennerez au pardon de Locquémeau. La question est plus grave. S'il vient trouver son ami, c'est pour le prier d'être son avocat et son second dans une affaire d'où dépend le bonheur de sa vie : « Accompagne-moi au manoir de Leau. — Pour me demander la fille ainée. — Ne sois pas traître à mon égard. — C'est bien pour moi qu'elle sera demandée. »

Le manoir de Leau (Maner an Dour) s'appelle en réalité La Rivière, mais le poète breton lui donne son nom populaire. Il est situé en la paroisse de Tréduder, à l'autre extrémité de la Lieue de Greve. Des Tourelles accepte la mission, s'apprête, s'arme, monte à cheval, et tous deux cheminent botte à botte sur la vieille voie mi-ensablée au long de laquelle, trente ans plus tôt, la célèbre brigande Marguerite Charlès et les frères Rannou ses complices guettaient les voyageurs isolés. Ils passent au pied du colossal Roc'h-Hellaz, puis s'engagent dans la coulée verdoyante ou s'abrite, près d'un ruisseau jaseur, le paisible manoir de la Rivière. Les voici dans la salle d'honneur, devant le maître de céans. Des Tourelles, sans s'attarder en compliments et précautions oratoires, va droit au but : « Où est la fille aînée, que je ne la vois? - Je viens la demander pour cet homme. » Impossible de s'exprimer plus brièvement, et sans doute le poéte a-t-il voulu montrer que des Tourelles avait certains motifs de trouver la mission déplaisante.

M. de la Rivière répond, lui aussi, sans le moindre détour : « Si c'est pour cet homme-là — Que vous la demandez, —

Des Tourelles, vous serez refusé. — Si vous l'aviez demandée pour vous, — Monsieur, vous l'auriez eue sur le champ. La péremptoire franchise de cette réplique, aussi blessante pour Kervégant que flatteuse pour son compagnon, dut consterner l'un et quelque peu gêner l'autre. Le prétendant se raccroche à un suprême espoir; il exprime le désir que la jeune fille vienne elle-même prononcer sur son sort. M¹¹º de la Rivière descend l'escalier de la tourelle et entre dans la salle, mais c'est pour assèner un dernier coup, et combien cruel! aux rêves de bonheur de l'infortuné: « — Prenez garde, mon père, à ce que vous avez fait. — Pour Kervégant, je n'en veux pas! — J'aime mieux des Tourelles — Que Kervégant avec tous ses biens.

Par une réaction inévitable, chez le prétendant éconduit la fureur succède à l'abattement, et cette fureur se tourne contre l'ami perfide et trop heureux qui vient d'entendre à sa barbe d'aussi significatifs aveus. Blême de rage Kervégant se lève brusquement, saute sur son cheval et s'enfuit pour aller ruminer sa vengeance. M. de la Rivière veut retenir des Tourelles à souper, mais celui-ci décline l'invitation; sa sœur aînée l'attend à Lézormel; il lui a promis de rentrer avant la nuit; il s'excuse donc, prend congé et s'en va vers son destin.

En arrivant sur la Lieue de Grève, il aperçoit de loin, au pied du Roc'h Hellaz, un groupe de cavaliers immobiles, se détachant en noir sur les rougeurs tragiques du couchant d'octobre. Il reconnaît Kervégant et ses gens; pris entre le rocher et la mer, force lui est d'avancer. Son ex-ami s'approche et lui lance une injure à la face. « Je savais, depuis bien longtemps, que des Tourelles était un traître! — Des Tourelles répond, avec une fierté calme: « Jamais de ma vie, je ne fis traîtrise, — Et jamais n'en ferai, m'est avis ». Kervégant riposte par une provocation: « Si tu n'es traître comme tu le dis, — Tu viendras jouer un coup d'épée! ».

Des Tourelles veut laisser à son adversaire le temps

d'apaiser cette jalousie folle qui l'enfièvre. Il refuse le coup d'épée proposé, alléguant que sa sœur l'attend à Lézormel. Alors Kervégant l'outrage d'un mot contre lequel l'orgueil du gertilhomme va infailliblement se cabrer : « Je savais depuis bien longtemps — Que des Tourelles était un lâche! » Cette fois, l'épée de des Tourelles jaillit d'ellemême du fourreau et croise celle de son ennemi. Le duel s'engage : les lames d'acier se lient et s'entrechoquent, cherchant les poitrines; mais les spadassins de Kervégant en profitent pour tourner des Tourelles et l'assaillir honteusement par derrière. Frappé entre les épaules d'un coup mortel, le malheureux tombe la face en avant. Les meurtriers remontent à cheval et disparaissent.

Le bruit du combat a attiré un autre noble de Plestin, Hamon de Locrenan, qui chassait dans les taillis de Lancarré. Il s'agenouille près du blessé, dont le sang rougit le sable de la grève, et lui soulève la tête : « Si tu es des Tourelles, fais-moi quelque signe - Afin que je cherche un prêtre pour ton âme. » Le moribond sent que sa vie s'échappe, et que le prêtre viendra trop tard. Il fait à Locrenan quelques recommandations pieuses, le charge d'aller à Lézormel avertir sa sœur, puis il rend l'âme. Locrenan galope vers la demeure de l'assassiné. La demoiselle, apercevant un cavalier dans l'avenue, dit à la cuisinière : « Mets la broche au feu, - Je vois mon frère qui vient souper, et Locrenan devant lui. » Mais le messager de malheur arrête d'un mot ces préparatifs hospitaliers : Ne mettez pas la broche au feu, des Tourelles est mort! - N'ayez pas de joie de me voir, le seigneur n'est plus. - Il est là-bas sur la Lieue de Grève, étendu sur la bouche.

Cette terrible nouvelle brise les forces de la pauvre femme; elle reste anéantie, et, selon le lieu commun des chanteurs en tel cas, elle est tombée trois fois à terre. Elle ordonne d'atteler une voiture pour chercher le cadavre de son

jeune frère chéri. « Dur eut été le cœur qui n'eût pleuré — De quiconque eut été à la Lieue de Grève — En la voyant embrasser le corps mort, — et l'arroser de ses larmes. »

Ainsi se termine, dans le sang et les pleurs, la vieille gwerze bretonne de Kervégant et des Tourelles. Au récit du poète, les registres paroissiaux du Plestin apportent une formelle et précieuse confirmation. « Monsieur des Tourelles fut tué auprès de Roch-Guellaf par un des enffantz de Monsieur Ancremel, appellé Monsieur Godinné, le septiesme jour d'octobre 1624 ». Je dois cette note à la grande amabilité de notre confrère, le comte de Rosmorduc. Adrien de Lezormel, né à Plestin le 21 décembre 1600, n'avait donc point encore 24 ans lorsqu'il périt si lamentablement. Quant à Monsieur Godinné, on ne peut y voir, malgré l'absence de particule, que François de Coëtlogon, sieur de la Gaudinaye, qui habitait le manoir de Kervégant et auquel, selon l'usage de nos campagnes, les paysans attribuaient le nom même de sa demeure : an otro Kervegant.

Le poète populaire a plus tard rimé sa ballade d'après ce qu'on racontait, dans les paroisses avoisinantes, de ce triste évènement. Mais la tradition locale se trouvait en défaut sur un point pourtant essentiel. Adrien de Lezormel n'était plus « un jeune homme à marier », et des avances comme celles qu'on lui fait recevoir du seigneur de la Rivière et de sa fille devenaient sans objet. Il avait épousé, l'année même de sa mort, Jeanne de Kergroadez qui, demeurée veuve sans enfants, convola en secondes noces, à Garlan, en 1642, avec Jean de Kerguiziau, sieur de Kerscao.

On voit donc que l'animosité de François de Coetlogon à son égard avait reçu une fausse interprétation. Que se passa-t-il en réalité? Les documents manquent pour le découvrir. Peut-être la démarche tentée par des Tourelles près de M. de la Rivière a-t-elle véritablement eu lieu, et c'est parce qu'elle reçut un accueil décourageant que Kervégant

accusant son ami d'avoir trop mollement plaidé sa cause, lui voua une haine mortelle. D'autre part, il est probable qu'il n'y eut pas guet-apens, mais duel dans des conditions de loyauté acceptables, car la famille de Lézormel semble n'avoir point poursuivi en justice le meurtrier. François de Coëtlogon reçut d'ailleurs de cette sanglante équipée une impression qui imprima à sa vie, jusque-là oisive et désordonnée, une orientation nouvelle. Le remords d'avoir tué son ami, d'avoir précipité une âme dans l'inconnu redoutable de l'éternité, l'inciterent au repentir et à l'expiation. Il entra dans les ordres, devint prêtre, et était en 1635 prieur de l'église de N. D. de Kernitron à Lanmeur. Il devint plus tard chanoine de Tréguier et archidiacre de Plougastel, charges auxquelles il ajouta quelques autres bénéfices, dont il semble avoir laissé une partie, entre autres le prieuré de Kernitron, à son neveu le futur évêque de Cornouaille.

Lorsque l'abbé de la Gaudinaye se rendait de sa collégiale à son prieuré, la route qu'il devait suivre passait à l'endroit même où était tombé des Tourelles, et on se figure volontiers le meurtrier repentant s'agenouillant chaque fois sur le sable qui avait bu le sang de sa victime, devant la croix commémorative qui réclamait les prières des passants. Là, il revivait par la pensée le drame déjà lointain de la Lieue de Grève, il déplorait son homicide, il demandait à Dieu pardon et apaisement. On croit le voir aussi prosterné sous les voûtes romanes de Kernitron, s'absorbant en longues oraisons pour l'âme du défunt, ou desservant lui-même, avec une ferveur spéciale, les trois messes que des Tourelles mourant avait fondées dans cette église. L'épitaphe de Mer de Coëtlogon se termine, comme nous l'a rappelé M. Waquet, par cette invocation : Souvenez-vous, Seigneur, de sa mansuétude. Il faut souhaiter qu'on ait pu lire, sur la dalle tumulaire de son oncle : Souvenez-vous, Seigneur, de son repentir!

L. LE GUENNEC.